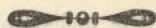


MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — UNE HISTOIRE DE CE TEMPS-CI, par VICTOR ROSENWALD (suite et fin). — HISTOIRE D'UN MAGICIEN, par THALES BERNARD (1^{re} partie). — POÉSIE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Il va se faire une grande révolution dans les robes. La maison *Minette*, une des plus célèbres de la fashion, supprimera les volants, qui font ressembler les femmes à des ballons. Toutes les garnitures des robes d'hiver seront en longueur, c'est-à-dire posées en tablier ou descendant de chaque côté sur les hanches. Madame Minette, qui fait les robes de la reine d'Espagne et celles de la jeune duchesse de Brabant, comme elle faisait autrefois celles de la reine des Belges, madame Minette, accoutumée aux robes princesses à queue et aux robes traînantes du grand monde, a compris combien les volants étaient disgracieux avec ces robes majestueuses et élancées adoptées par toutes les femmes de distinction; les volants conviennent aux robes de gaze des danseuses : ils accompagnent bien une piroquette et un rond de jambes. Ils siéent aussi aux petites filles qui portent encore des pantalons et dont les jupes ne vont qu'aux genoux. Mais sur une robe flottant à terre, et surtout sur une robe en étoffe forte, les volants sont lourds et inélégants. En attendant que nous décrivions à nos lectrices les merveilles que madame Minette prépare pour cet hiver, nous leur parlerons seulement aujourd'hui d'une délicieuse toilette d'automne que nous avons vue chez elle. Une robe en taffetas feutre très-épais avait pour garniture à la jupe deux bandes de même étoffe montant de l'ourlet à la ceinture, en double colonne, sur chaque hanche; sur ces bandes étaient brodées en soie feutre au plumetis de petites couronnes de fleurs s'enlaçant l'une dans l'autre comme une chaîne; chaque bande était bordée et encadrée d'un effilé en soie feutre. Le corsage, à basques unies et sans fente sous le bras,

était fermé devant avec un rang de petits boutons recouverts en taffetas; sur le dos et sur la poitrine se croisaient, formant bretelles, deux bandes, brodées et garnies d'effilé, toutes pareilles aux bandes de la jupe : les deux bouts de ces bandes arrondies flottaient croisés au bas du dos, et par-devant fermaient et recouvraient l'échancrure des basques; sur le bord des basques, se jouaient la même broderie et le même effilé. Les manches étaient ornées de la même double bande brodée garnie d'effilé; cette bande, légèrement froncée, formait deux volants au bas des manches et remontait à plat sur la couture : la manche se trouvait ainsi presque entièrement couverte de broderie et d'effilé. Cette robe, fort riche, était pourtant, à cause de l'uniformité des nuances, de la broderie et de l'étoffe, d'une simplicité et d'un goût exquis. Un magnifique col en broderie de Nancy garni d'une petite maline et des manches assorties devaient être mis avec. Les brodequins devaient être en taffetas pareil à la robe. Madame Minette disposait pour accompagner cette robe un splendide mantelet en dentelle noire à grandes palmes dessin cachemire, et un chapeau blonde blanche, et rouleaux taffetas blancs ornés dessous de fuchsias rouges et blancs; la forme de ce chapeau avait un rare cachet de distinction.

Les journées d'automne étant plus belles et plus chaudes que ne l'ont été aucune journée d'été, les mantelets légers sont toujours beaucoup portés pour la promenade. Nous en avons vu un charmant tout en fine guipure orné de nœuds roses que madame Daniel Deray venait de confectionner pour la jeune duchesse de B... Pour les mantelets d'étoffe, c'est toujours madame Inger qui imagine les formes les plus nouvelles; les mantelets de velours et ceux de drap pour le matin sont déjà étalés dans ses ateliers.

L'autre jour, aux Français, où le double talent de Beauvallet et de mademoiselle Rachel avait attiré une foule d'élite pour assister à la représentation de *Polyeucte*, nous avons remarqué des toilettes d'homme fort distinguées; il y avait là des ministres et des ambassadeurs habillés par Humann, et on le devinait au cachet de distinction de leurs costumes. Depuis la mince botte vernie jusqu'à la fine cravate blanche, chaque objet de leur habillement était irréprochable : les pantalons en casimir noir ou bronze sont toujours les plus en vogue; l'habit doit être de la même nuance que le panta-

lon ; la chemise est en batiste, à plis menus, aux manches fermées par deux boutons en médailles antiques ou en petits camées d'Italie ; un nouveau gilet très-élégant, imaginé par Humann, est en gros des Indes feutre, avec de petits boutons en opale ; les surtouts les plus distingués sont toujours en forme de redingote ; le talma est devenu vulgaire ; la doublure de ces surtouts, légèrement ouatée, doit être de la même nuance que le dessus ; le mouchoir blanc en belle batiste, avec un ourlet d'un centimètre de haut et les chiffres ou les armes brodés dans l'angle, est le seul qu'Humann conseille et que la fashion masculine ait adopté ; le foulard est abandonné aux commis marchands ou aux lieutenants en garnison.

A cette même représentation de *Polyeucte* nous avons remarqué la baronne de C... qui portait une fort belle mantille en point de Bruxelles ; sa fille, nouvelle mariée, avait une écharpe en point d'Angleterre à dessins de branches de groseillier flottant sur une robe de taffetas vert céladon. Ces *points* sortaient des magasins de Violard, où l'on trouve toujours le plus riche assortiment de dentelles noires et blanches. Nous y avons vu des cols en point d'Angleterre d'une grande richesse et d'une forme toute nouvelle ; ces cols font très-bien avec les robes montantes en velours et en moire antique ; ils vont bien mieux au teint que les cols en broderies les plus riches. Nous avons vu aussi chez Violard de délicieuses *fanchons* en point de Bruxelles et en dentelle noire ; la *fanchon* sied tout autrement que le bonnet et sera éternellement à la mode pour les jeunes et jolis visages : c'est avec une *fanchon* en mousseline que madame Récamier a tourné les plus fortes têtes sous le Directoire, et c'est avec une *fanchon* en point d'Angleterre que l'impératrice s'est fait peindre dans un nouveau portrait par Winterhalter.

Les plus belles valenciennes pour mouchoirs, jupes, chemises et peignoirs du matin se trouvent encore chez Violard.

La chaleur de ce bel automne prolonge l'usage fréquent des bains, et le bain pour une élégante nécessite les parfums : l'eau est fade sans le mélange d'un arôme qui la parfume et la purifie pour ainsi dire : l'*esprit de Portugal*, la *lotion indienne*, l'*eau-de-vie de la Madeleine de Tresnel* de chez Guerlain rendent un bain plus émollient et délicieux à l'odorat ; après le bain l'emploi de la poudre rafraîchissante est indispensable ; on en saupoudre tout le corps avec une petite houpe en duvet de cygne et l'on sent aussitôt une bienfaisante fraîcheur glisser sur la peau. Guerlain excelle dans la préparation de cette poudre. Rappelons encore à nos lectrices la *poudre orientale* pour polir les ongles et les rendre rosés ; la *crème de cydonia*, qui lisse les cheveux sans les coller ; la *conservation de mai*, souveraine pour prévenir les boutons et les inflammations ; et pour les dents qu'il faut soigner avec un redoublement de soins durant les soirées froides d'automne, l'*élixir végétal de Ruspini*, l'*opiat de pain brûlé* et le *tartrate de quinine*.

Guerlain vous offrira toutes ces préparations dans des flacons de cristal, dans des pots de porcelaine chinoise et dans de petites boîtes de bois de rose.

La Librairie Nouvelle, qui est décidément la librairie de la *mode*, celle où le dandysme va se pourvoir, vient de mettre en vente deux nouveaux romans de M. Chamfleury que toutes nos abonnées voudront lire. M. Chamfleury continue Balzac ; c'est dire assez qu'il doit plaire aux femmes. Un volume de vers, *Melænis* conte romain par M. Louis Bouilhet, intéressera vivement aussi nos belles lectrices. Puis vont paraître à la même librairie les quatre couronnes académiques de madame Louise Colet : *Versailles*, *Molière*, la *Colonie de Mettray* et l'*Acropole d'Athènes* réunis en un seul de ces jolis petits volumes aux titres colorés, rians comme des fleurs et qui ont leur place marquée dans tous les élégants boudoirs.

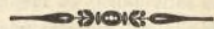
CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robes de jeune fille en mousseline anglaise à petits carreaux. Sur le corsage à la Vierge flotte un paletot du même garni tout autour d'un volant au bord duquel est posée une valenciennes. Deux volants pareils ornent les manches. Le col est en valenciennes fermé par un camée en corail. Bracelets et boutons d'oreilles en corail. Gants en chevreau paille. Brodequins en satin de laine gris-perle.

Seconde toilette. — Robe en taffetas noir. La jupe est ornée de quatre volants à dispositions brochées vertes ; le corsage, fermé devant, a une grande basque qui forme pour ainsi dire un cinquième volant. Les manches ont deux bouffants et deux volants aux mêmes dispositions que les volants de la jupe. Col et manches de dessous en guipure. Chapeau en crêpe blanc et dentelle noire avec dispositions de velours vert sur la calotte et sur la passe. Le tour de tête est orné de primevères roses. Gants en chevreau maïs ; brodequins en taffetas noir.



UNE HISTOIRE DE CE TEMPS-CI.

(SUITE ET FIN.)

Je m'approchais pour me faire expliquer cet incident que les gens de service auraient dû prévenir, lorsque j'entendis cet homme s'écrier d'un ton rauque et haineux :

— Oui, c'est ici que je devais vous rencontrer, Caro-

line. Vous aviez eu soin d'y envoyer avant vous, par votre inconduite, votre fille innocente; la Providence est juste, elle a voulu qu'après lui avoir donné le jour, une mère coupable retrouvât sa fille dans l'asile consacré à la douleur et à la mort. — Madame, votre sort est rempli! — vous ne sauriez plus vivre, votre fille se souillerait à votre contact.

— Mon père! mon père! Pardon pour elle, pitié pour moi, s'écriait la triste Amélie.

— Oui, pitié pour toi, dit ce terrible visiteur, pour toi, si douce, si chaste, si dévouée à ton devoir. Mais malheur sur elle! O mon bonheur perdu! dit-il en frappant du pied la terre. O ma vieilleuse troublée et dés-honorée! O mes chers enfants, mon Charles! maintenant dans les cieus! Et toi, mon Amélie, qui l'y trouveras bientôt!

Et le malheureux se mit à fondre en larmes. Soudain il se redresse, jette un regard froid et terne sur le lit de la malade, qu'Amélie tenait embrassée, puis fait entendre dans cette salle épouvantée comme un cri de triomphe :

— Morte, dit-il, morte! je suis vengé! Et se précipitant sur Amélie évanouie, qui embrassait un cadavre, il lui donne un baiser convulsif, et d'un bond court de cette scène d'épouvante pour aller retrouver le monde extérieur où cet homme altéré de vengeance avait sans doute rencontré quelque grande trahison.

IX.

Comme je vous l'ai dit, j'avais assisté d'un peu loin à cette scène de famille. Par considération pour la sœur Amélie, que je respectais déjà comme une sainte, je n'avais pas même tenté de voir le visage de ce père qui m'avait cependant rendu auditeur attentif de sa terrible allocution. Ajoutez qu'il faisait nuit.

— Et que tu es myope, dit Gustave.

— Que je suis myope, comme tu dis trop bien, reprit Ernest.

Cependant le père d'Amélie étant parti, je revins à mon rôle de médecin. Je dégageai à grand'peine la pauvre sœur, encore évanouie, des bras maternels. Je la fis transporter dans une autre pièce où je lui fis donner les soins que nécessitait son état. J'étais presque heureux de cet évanouissement; car le vengeur inconnu l'avait trop bien deviné: la mère d'Amélie était morte.

Cette femme, encore jeune et qui avait dû être bien frêle, bien délicate, minée déjà par la misère, éprouvée sans doute par des émotions successives, n'avait pu supporter ce dernier coup: la pauvre pécheresse était allée retrouver le Dieu miséricordieux, ce Dieu terrible, mais bon et toujours disposé à ouvrir les bras au repentir.

Je fis rendre les derniers devoirs à cette infortunée. Réclamée par son enfant, elle put échapper au scalpel de la science, égoïste en ces occasions et éminemment

insensible. L'état de prostration dans lequel Amélie se trouvait plongée cessa bientôt, grâce aux soins actifs et répétés des autres sœurs, guidées par les conseils de l'art.

Lorsqu'elle se trouva à peu près rétablie, j'allai la visiter. A mon aspect, elle fondit en larmes, mais ne dit rien. Je respectai cette grande douleur. Je ne l'interrogeai ni ne cherchai à la consoler. Elle savait par ses compagnes que le malheur était irréparable; que l'interne qui s'était tant intéressé à ce drame de famille avait accompagné à sa dernière demeure cette mère qui s'était éteinte dans les embrassements de sa fille.

— Oh! vous êtes bon, dit-elle enfin, vous êtes bon! Dieu seul peut récompenser une âme comme la vôtre.

Je lui dis que je regrettais de n'avoir eu à mettre à sa disposition que des services humains, des forces humaines.

— Et cependant vous avez agi avec une bonté qui n'est pas toujours de l'homme.

— Et lui, me dit-elle, celui qui... mon père, ajouta-t-elle avec effort, savez-vous ce qu'il est devenu, n'a-t-il pas reparu?

— Non, lui répondis-je, son départ fut si prompt, si impétueux, que personne n'eut le temps de l'interroger.

— Ah! monsieur, dit Amélie, si vous saviez... s'il était permis à un enfant de raconter la vie, c'est-à-dire les fautes d'un des auteurs de ses jours! Mais non... oh! repose en paix, pauvre mère! je me tairai comme la tombe. Là-haut! tu es redevenue bonne, pure comme nous t'avions aimée, nous, tes enfants... O Charles! Charles! que tu es heureux, toi qui la revois maintenant!

Puis elle se reprit à pleurer.

Vous sentez que je respectai sa réserve et que je la consolai de mon mieux. Je lui fis entendre qu'il lui restait des devoirs à remplir, son père à retrouver, à calmer peut-être, et des pauvres et des affligés à soulager, à sauver.

— Vous avez raison, me dit cette âme d'ange, je me dois aux devoirs dont vous parlez, et je puiserai dans cette religion que m'inculqua ma mère...

— Sa mère! pensai-je.

— La force nécessaire pour accomplir la tâche qui m'est imposée.

En effet quelques jours s'étaient écoulés depuis ce triste dénouement, et Amélie était redevenue la bonne sœur dévouée, empressée, que les malades saluaient comme une mère, comme une providence.

Déjà cette aventure prenait les teintes du souvenir dans mon âme, lorsque je reçus d'Alger une lettre cachetée de noir, que j'ai sur moi et que vous allez entendre.

X.

Elle m'était adressée par un officier des spahis, avec prière de remettre à la sœur Amélie de Fregeville...

— Ah! dirent à la fois Gustave et Frédéric, je le pressentais.

— Moi aussi, dit Ernest, mais j'en étais réduit aux conjectures : Avec prière de remettre à la sœur Amélie de Fregeville un paquet annexé, contenant les dernières dispositions de son père, frappé à mort dans un duel contre un officier qu'il avait provoqué. — Avant de rendre le dernier soupir, ajoutait le correspondant, mon ami, M. de Fregeville, a voulu vous écrire pour vous remercier et vous bénir en mourant des bontés que vous avez témoignées à une enfant devenue orpheline par la faute de sa mère et l'aveugle vengeance d'un père.

XI.

« Monsieur, portait la lettre qui m'était adressée, continua Ernest, la mort, qui fait taire toutes les passions, va bientôt clore la douloureuse carrière d'un homme que vous avez vu, avant votre départ pour Paris, aimé comme père et comme époux, et jouissant d'un bonheur jusque-là sans mélange.

» Il vous eût été sans doute difficile naguère de reconnaître dans l'homme irrité, altéré de vengeance, ce capitaine Fregeville que vous étiez venu visiter quelques années auparavant. C'est que l'infortune rouille notre enveloppe avec une rapidité qui ne peut être surpassée que par le trépas lui-même.

» Vous souvient-il, monsieur Ernest, de cette soirée d'octobre où vous vîtes vous associer au bonheur de ma jeune et douce famille? Vous voyez encore, n'est-ce pas, cette gentille enfant que vous entourez aujourd'hui de votre intérêt, de votre amitié, jouant aux pieds de sa mère avec un frère à peine moins âgé qu'elle. Vous me voyez aussi reportant le sourire de mon bonheur paternel de la mère aux enfants et des enfants à la mère. Et cette femme elle-même, vous vous rappelez peut-être combien douce était sa parole, combien candide sa pensée. Ah! je vous parle comme si vous aviez pu la connaître, la juger comme moi, celle qui fut la mère de mes enfants.

» Eh bien, aujourd'hui qu'elle a précédé dans la tombe tous les siens, je le jure, je l'avais reçue pure et angélique de la main de son père, vieux militaire comme moi, et mon ami, mon ami des champs de bataille; hélas! il avait cru faire le bonheur de sa fille et le mien. Et ce bonheur, je le goûtai pendant quelques années; car jeune encore, vous comprenez néanmoins, mon jeune ami, que le bonheur dépendant sans doute de l'organisation des individus, n'est pas précisément dans les agitations tumultueuses qui sont peut-être le besoin de votre âge; mais pour une femme, une jeune femme surtout, le vrai, le grand bonheur, c'est la maternité. Du jour où Caroline put me parler d'Amélie, de notre enfant; du jour où nous pûmes ensemble faire des projets pour son éducation et son avenir: de ce jour je ne craignis plus pour ma femme, beaucoup plus jeune que moi, les tentations, les séductions du monde.

La disproportion des années dut s'effacer, je le croyais du moins, dans ce pur et même amour, nos enfants; car un fils, ce pauvre Charles, réuni maintenant aux anges, était venu accroître la famille. En effet, dans un ménage, quel qu'il soit, la venue de la famille amène entre les époux comme un second amour qui se superpose au premier ou le fait renaitre.

» C'est aussi ce qui se réalisa dans mon petit intérieur. Caroline parut comprendre à merveille les devoirs de cette vie nouvelle et affectionner d'autant son mari, qui lui rendait ses sentiments avec usure. On prétend, monsieur, que l'ennui où vivent beaucoup de jeunes femmes relâche chez elles les liens du mariage, et bien souvent cause les désordres de la famille. Mais comment imaginer que ce dissolvant puisse envahir une jeune mère, toujours et invariablement occupée des soins que la première enfance surtout exige impérieusement? Plus tard, quand ces tendres fleurs se sont ouvertes et épanouies, n'est-ce pas aussi une distraction ou plutôt une préoccupation charmante que les espérances que ces enfants font naître? Et alors ce n'est plus seulement le précepte qui les fait vivre, mais l'exemple. Ainsi avais-je raisonné dans ce que je croyais mon expérience; mais, hélas! j'appris, à mon grand malheur, qu'elle était incomplète.

» L'association matrimoniale n'est pas seulement la plus importante, parce qu'elle est indissoluble, mais encore parce qu'elle est surtout morale et intellectuelle : et comme toute association veut un gérant, un représentant, c'est au mari, bien convaincu de cette vérité, à surveiller le côté moral, intellectuel de la communauté, tout autant que le côté matériel et financier. S'il n'a pas tout prévu, s'il n'a pas étudié jusqu'aux rapports les plus éloignés, surtout dans une civilisation avancée comme la nôtre, il y aura toujours une issue par où se glissera le serpent de la corruption; et le jour où, confiant dans un calme édifié à grand-peine, vous vous applaudirez dans votre œuvre, ce jour-là peut-être vous la verrez s'ébranler dans ses plus solides fondements.

» Vous vous étonnerez, monsieur, qu'à cette heure où je sens la mort venir, je raisonne de la sorte et presque avec sang-froid.

— La chose peut bien surprendre en effet, dit Gustave.

— Mais non, dit Frédéric, cet homme se repaît maintenant de sa douleur, qui est devenue sa suprême consolation.

— C'est ce qu'il fait remarquer, reprit Ernest, car il ajoute : « Votre étonnement cessera si vous considérez que, maintenant que je n'ai plus rien à espérer, je sonde avec résignation la profondeur et les causes de mon malheur. D'ailleurs, sachant bien qu'Amélie n'eût jamais révélé les fautes de sa mère, j'ai voulu, monsieur, que vous pussiez connaître toute l'étendue du drame auquel la Providence vous a fait assister.

» Il était écrit que le malheur, comme le peu de féli-

« cité dont j'ai joui, me viendrait de mes meilleurs amis. Un de mes anciens compagnons d'armes, un homme qui avait combattu à mon côté à Waterloo, et que je sauvai en lui faisant de mon corps un rempart, le commandant d'Argentières, retiré comme moi du service, m'avait adressé son fils, qui entra dans la carrière où son père s'était distingué. Je l'accueillis comme j'eusse fait de son père; il ne me vint pas même à la pensée que j'eusse à craindre la présence de cet enfant, dont les traits me rappelaient si bien mon vieux camarade.

« Vous avez pu le voir chez moi, je suppose : y eut-il jamais physionomie plus ouverte, plus loyale en apparence? Eh bien! cet enfant était déjà vieux par la corruption. Jamais sécheresse de cœur dut-elle égaler la sienne? Rien ne le put désarmer, le misérable! Ni ma main si souvent et si cordialement tendue à la sienne; ni le souvenir si souvent rappelé par moi de son père; ni cette amitié qui nous avait unis et que je lui racontais avec tant de bonheur; rien! — Un soir, c'était encore par une soirée d'hiver, comme pour rendre par le souvenir et la comparaison ma douleur plus amère, je revenais du chef-lieu où j'étais allé toucher ma pension : je ne sais quel affreux pressentiment me poussait, j'aiguillonnais mon cheval, je volais plutôt que je n'arrivais. J'entre, je monte à la chambre de Caroline, personne : j'appelle ma femme, j'appelle mes enfants...

« Je découvris enfin mon petit Charles blotti dans un coin et pleurant :

« — Qu'as-tu donc, mon cher enfant, et pourquoi pleures-tu? Où est ta maman?

« — Maman est partie avec M. d'Argentières, il y a longtemps, longtemps...

« A ce nom de d'Argentières un frisson courut tout mon être, mes yeux s'ouvraient devant un précipice...

« — Et ta sœur? dis-je à peine respirant.

« — Ma sœur a une lettre, continua l'enfant.

« — Une lettre! m'écriai-je, et, ne me voyant plus, en quelque sorte, n'ayant plus conscience de moi-même, je me précipitai en appelant ma fille.

« Elle vint les larmes aux yeux en me présentant une lettre qu'elle n'avait pas lue. Sa mère l'ayant éloignée sous quelque prétexte, elle avait trouvé à son retour la maison déserte (car Charles était à sa pension), et sur la table à travailler de sa mère ce papier de son écriture. Encore enfant (elle avait quatorze ans), Amélie avait cependant compris que cette lettre était un testament.

« Monsieur (je n'ose plus vous appeler d'un autre nom), m'écrivait cette femme égarée, un sentiment indomptable, que je n'essayerai point de justifier, m'éloigne de vous, de mes enfants. Mon Dieu! comment oser prononcer encore ce nom! Mais du moins, monsieur, si je n'ai pu continuer à vous aimer, je sais encore estimer et votre grand cœur et votre noble intelligence. J'ai compris que nos enfants seraient mieux placés sous votre garde paternelle que sous l'aile d'une mère... coupable, il faut le dire, mais entraînée.

« Il vaut mieux que vous appreniez en mon absence, que si j'étais encore sous le toit qui a vu les premières années de notre union, la faute irréparable qui met, je le sens bien, l'éternité entre vous et la triste Caroline.

« Oh! si je pouvais revenir encore embrasser nos enfants!

« Je ne vous dirai point l'effet produit sur moi par ce terrible écrit.

« Revenu de ma stupeur, je compris que Caroline avait tremblé devant la révélation d'une faute suspendue sur sa tête, comme l'épée de Damoclès, par son séducteur, et qu'elle avait mieux aimé le suivre que de s'avouer coupable et souillée devant moi et ses enfants. Malheureuse faiblesse! car j'eusse été peut-être disposé à lui pardonner; mais maintenant tout était consommé! La fatale démarche à laquelle elle venait de se laisser aller publiquement devait achever sa ruine.

« Je pus en quelque sorte prévoir en un instant toutes les phases de cette existence flétrie; et la vie de Paris, et la déchéance successive, et la triste retraite qui la verrait s'éteindre.

« Oh! que j'eusse voulu alors avoir succombé sur le champ de bataille plutôt que de voir ce foyer abandonné, ces enfants désolés et devenus orphelins! car, il faut bien le reconnaître, la famille, c'est la mère.

« Cependant il me restait de grands devoirs à remplir : il fallait consoler les enfants, et, d'autre part, s'il se pouvait, retrouver cette femme, au moins pour la faire pleurer sur sa honte; puis, ensuite, chercher partout, partout le traître qui venait de porter chez l'ami de son père le déshonneur, le veuvage et la mort.

« La mort! car le plus jeune des enfants, trop attaché à sa mère, ne fit plus que languir et s'éteignit dans mes bras en me souriant, le pauvre petit ange, et en me répétant doucement : Ma mère!

« Amélie, plus âgée, comprit qu'elle se devait à son père : elle vint avec moi à Paris; je la plaçai dans une pension, d'où sa tristesse et peut-être les petits airs dédaigneux que prenaient ses compagnes à la vue de sa pauvreté me la firent bientôt retirer. Elle avait dix-sept ans alors; mais tant d'infortunes l'avaient éclairée avant l'âge. Aussi me parut-elle peu disposée à rechercher le monde. Elle me demanda un jour l'autorisation de prendre l'habit de ces dignes sœurs qui se consacrent, pour tous plaisirs terrestres, à soigner les malades et à soutenir les pas chancelants de la vieillesse. Seul et désolé, occupé d'ailleurs à retrouver les traces de cette femme, dont je voulais, du moins pour ma vengeance, je l'avoue, suivre le châtement inévitable, et sachant au surplus que mon enfant ne serait point irrévocablement liée, je consentis.

« Cependant qu'étaient devenus les deux fugitifs? En rapprochant les dates avec les renseignements que je pus me procurer à la police, je crus reconnaître ma femme et son corrupteur dans ce couple qui descendit un soir, rue du *Puits qui parle*, dans un hôtel garni où, me dit-on, ils ne séjournèrent qu'une nuit. »

— Ainsi, dit Ernest à cet endroit, l'inconnue qui jeta ce grand cri et s'évanouit à la vue sans doute des arbres et du paysage champêtre qui se déroulaient devant elle, c'était Caroline; car, d'après ce que nous savons de cette histoire, nulle autre circonstance n'avait dû occasionner une si terrible émotion.

— C'est évident, dit Frédéric, il y eut quelque chose de fatal, de providentiel dans cette coïncidence, quelque chose de fantastique qui commençait le châtement. Il me semble qu'à ce moment-là elle dut revoir et cet homme pâle et mort à la vie conjugale qu'elle venait de délaisser, et ces deux enfants sans mère, enfin tout ce monde d'idées endormies qu'une première idée, un souvenir fait vibrer en même temps, surtout sous la pression du remords.

« J'appris, continue cette lettre qui touche, je le vois, à sa fin, dit Ernest, j'appris que dès ce moment Caroline se fit appeler madame Henri... »

— C'est bien cela, dit Ernest en s'interrompant.

» Qui se fit appeler madame Henri, épuisa jusqu'à la lie la coupe du déshonneur; abandonnée, comme cela devait être, par d'Argentières, elle descendit tous les degrés de l'échelle de la misère et de la honte. On la vit aux bals publics surpasser les femmes les plus folles, — tantôt au bras de l'étudiant, tantôt à celui de l'ouvrier; — un dernier échelon devait être atteint par elle... lorsque la juste Providence l'arrêta au seuil fatal pour la purifier par le trépas. Dieu ne voulait pas que la mère d'Amélie devint une prostituée...

» C'est là, à ce moment suprême, que je rencontraï cette malheureuse ! Vous me vîtes terrible alors ! c'est qu'alors aussi tout ce passé évanoui s'était dressé devant moi ; ajoutez le douloureux contraste de cette digne enfant jetée là, dans une vie de dévouement et d'abnégation, par cette femme que le plaisir avait poussée ailleurs. Cependant je n'avais pu découvrir, à Paris, où se cachent tant de honte et tant de gangrènes morales, l'auteur premier de toutes ces calamités. Qu'était devenu d'Argentières ? Son père, que la déloyale conduite de son fils envers moi fit descendre avant l'âge dans la tombe, n'avait rien pu me découvrir de lui. Le ministre, informé de son absence illégale du corps dont il faisait partie, l'avait réputé démissionnaire, et dès lors il dut mener cette vie aventureuse qui est l'ordinaire apanage de ceux qui ont déserté la voie de l'honneur. Combien n'en ai-je point connu de ces hommes, hier encore considérés et respectés dans leurs corps, aujourd'hui dégradés et vivant comme des flibustiers ! Cependant ne le pouvant joindre à Paris, je jugeai qu'il avait dû tenter la fortune ailleurs, en Amérique, dans l'Algérie peut-être. Je jugeais bien, car c'est ici enfin, dans cette ville presque française déjà par les mœurs et les habitudes, que je pus me repaître du plaisir immense de voir en face un ennemi aussi profondément abhorré qu'il m'avait rendu malheureux.

» Vous imaginez, monsieur, que c'est toujours dans les lieux de plaisir, au café, par exemple, que l'on trouve

ces hommes perdus dans le vice. Ce fut dans un café qu'il reçut de moi le dernier outrage : un reste d'honneur se réveilla en lui : après un combat acharné et à outrance, il fut frappé en même temps que moi. Le bourreau et sa victime tombèrent au même moment. »

— A la bonne heure, dit Gustave, mais pourquoi la victime ?

— C'est elle qui répond, reprit Ernest : « Je ne me plaindrai point de la Providence (c'est le capitaine Fregeville qui parle) ; j'eusse voulu revoir mon Amélie ; mais peut-être que Dieu n'aime pas ces haines profondes, qui font que l'offensé ne trouve le repos que lorsqu'il a creusé la tombe de l'offenseur ; peut-être aussi Dieu veut-il, par de tels exemples, montrer combien sont terribles, inépuisables, les suites de la violation des plus saintes lois.

» Maintenant, monsieur, ma main qui s'affaiblit ne peut plus ajouter que ces mots sortis du cœur d'un père : Dieu vous bénira pour la protection que vous accorderez à une orpheline... Adieu, monsieur, adieu ! Ah ! vous verrez encore mon Amélie. »

— J'allai la voir en effet, je la préparai avec mille ménagements à ce dernier coup. Elle le reçut en apparence avec plus de calme que je ne pensais, mais ce calme, c'était la mort. — Un fil la rattachait encore à la vie ; il se trouvait brisé. La foi qui avait semblé la soutenir encore dut céder à l'action dissolvante du malheur. J'ai appris hier soir que l'infortunée avait cessé d'exister.

Ernest finissait son récit, lorsque la porte s'ouvrit ; le concierge lui remit une lettre que l'on venait d'apporter de la Charité. Il rompit le cachet et lut rapidement : — Mes amis, s'écria-t-il tout joyeux, admirons le ciel, il rétablit les choses au moment même où l'on serait tenté de douter de sa justice. — Quelqu'un du moins survivra à tout ce naufrage ; le docteur Duval m'apprend que la jeune Amélie n'a été en proie qu'à une léthargie ; elle respire maintenant, et tout fait espérer qu'elle survivra.

— Ah ! tant mieux ! dirent à la fois les deux amis.

— Je retourne de ce pas à la Charité, dit Ernest : la vue d'un ami hâtera sa guérison.

Le lecteur sait que de nos jours il n'y a plus de vœux irrévocables. La pure et digne sœur Amélie est devenue la femme du docteur Ernest Duvallard, le narrateur de tout à l'heure.

VICTOR ROSENWALD.

HISTOIRE D'UN MAGICIEN.

AVANT-PROPOS.

Je me propose d'écrire l'histoire de ma vie, non que je sois mû par un sentiment de vanité puérile, mais

pour obéir à cette voix intérieure qui force tout homme à appeler les sympathies étrangères sur ses propres souffrances. Écrasé dans mon intelligence, trahi dans mes affections, je ne pourrai réaliser l'édifice intellectuel que j'avais projeté; mais du moins je puis faire jaillir de mon âme des paroles d'amour pour ceux qui vivent comme moi dans la retraite et dans la prière, et des paroles d'une juste colère pour ceux qui m'ont méconnu. Que les hommes qui cherchent à échapper au néant de la vie par de fuites distractions n'ouvrent point ce livre; s'ils y rencontraient çà et là quelques pages tranquilles comme ces lacs de verdure qui enlèvent un moment au désert son aridité, ils y trouveraient plus fréquemment l'expression d'une tristesse sincère qui les rappellerait brusquement à eux-mêmes. La passion et la douleur sont pour de telles âmes un trop rude aliment; qu'elles retournent donc à leurs jeux, à leurs chasses, à leurs conversations puériles, à leurs grâces amours, à leurs mesquines colères, et qu'elles laissent un esprit viril parler à des hommes! Mais que ceux-là veuillent bien parcourir ce livre qui ont reçu de Dieu une intelligence forte et un cœur ardent; ils pourront ressentir une mélancolie profonde en voyant la lente action du chagrin et de la misère sur un esprit énergique; toutefois un tel spectacle n'aura pas été stérile pour eux, puisqu'il aura éveillé peut-être dans leur âme un sentiment plus vif de la moralité, et qu'il aura certainement ravivé dans leur cœur une rigoureuse et juste aversion pour la méchanceté des hommes.

On trouvera dans ce livre peu de petits événements et de récits pittoresques; celui qui se sent glisser dans l'abîme ne s'arrête point à compter les fleurs qui en tapissent les pentes. Ces pages sont destinées principalement à faire assister le lecteur à une évolution intellectuelle qui, partie du plus complet matérialisme, est arrivée au mysticisme le plus ardent au moment où la vie menace de s'éteindre en elle; qu'une telle évolution présente de l'intérêt en soi, c'est un fait incontestable: si donc celle-ci paraît molle et terne, c'est la faute des circonstances et des mauvaises passions qui se sont plu à mutiler l'énergie d'une âme aujourd'hui sans courage.

I.

Après avoir employé une partie de ma jeunesse à des études variées dont le détail importe peu ici, je fus envoyé, par suite d'une décision de famille, loin du Nord, où j'avais passé toute mon enfance. Mon père me destinait à la carrière commerciale, et, bien que j'eusse manifesté depuis cinq ou six années, par des travaux sérieux, une vocation plus honorable, on n'écoula point mes réclamations; celles-ci étaient un peu faibles, il est vrai, car, entraîné par le désir de voir un autre ciel et d'autres hommes, je montai en diligence avec une espèce de satisfaction. Je m'inquiétais fort peu alors de métaphysique ou de théologie. Ce qui me

dominait à cette époque, et ce qui est resté immuable chez moi, c'est un désir ardent des choses inconnues et une affection profonde pour la nature; car, bien que je fusse né dans la capitale, où pullulent toutes les erreurs et tous les vices, comme j'avais passé une partie de ma jeunesse à la campagne, je n'étais pas souillé de cette fange sceptique au milieu de laquelle sont nés Molière et Voltaire. La nature était pour moi, comme mon âme elle-même, une chose inconnue et inconsciente, mais je l'aimais frénétiquement. Pendant toute la durée de mon enfance, quand je n'étais pas courbé sur mes livres ou engagé dans quelque discussion servant de prélude à la grande étude que j'ai faite des hommes, j'allais rêver dans ces gracieuses campagnes qui avoisinent Paris. Je ne puis dire quelle émotion à la fois mélancolique et charmante agitait mon cœur quand je parcourais solitaire les avenues verdoyantes de Chaville et de Velizy; je sentais un mystérieux idéal flotter autour de moi comme un invisible réseau; les lierres bercés aux troncs des charmes me semblaient des rêves de verdure, et, dans les mousses qui s'étendaient devant moi, je voyais tout un monde de sentiments indistincts qui éveillaient la poésie en mon âme.

Il y a près de l'étang de Villebois un rond-point solitaire appelé le *Carrefour des cloîtres*: d'un côté la vue plonge, par une grille chargée de plantes grimpantes, sur le parc réservé; de l'autre, elle aperçoit le soleil couchant qui noie les verdure de l'horizon dans ses torrents de pourpre. Quand, assis en ce lieu, je voyais l'astre flamboyer comme une fournaise, faisant trembler mille lames d'or sur le tronc blanc des bouleaux et changer le ciel en une coupole ardente, alors mon âme s'élançait de sa frêle enveloppe de chair; elle montait les degrés de l'échelle divine, et, parvenue aux hauteurs sublimes de l'éther, elle s'y confondait dans la force infinie pour venir de nouveau se mêler à la création. D'autres fois je suivais la *Route du piège*, qui descend à travers les boutons-d'or et les bruyères roses jusqu'à la grande vallée de Meudon. Mon cœur tressaillait à mesure que je froissais les mousses ou qu'un souffle incertain faisait trembler sur ma tête les rameaux des châtaigniers et des chênes. Je regardais avec une sorte de terreur ces arbres, peuple grave et immobile, qui vivaient d'une vie divine entre les rosées de la terre et les brises du ciel; par moments je croyais les voir s'avancer comme une armée fantastique, sans qu'ils perdissent ni leurs troncs blafards ni leur couronne de verdure. Mais cependant mes vagues terreurs disparaissaient bientôt sous l'enthousiasme, et rien ne me transportait comme une promenade silencieuse à l'heure où les bois frémissent aux ardents rayons du midi, ou une rêverie incertaine en face de quelque étang couvert de longues herbes et endormant les morne eaux sous les blanches clartés de la lune.

On juge si j'étais disposé à sentir cette nature méridionale vers laquelle une volonté étrangère me dirigeait. Tant que je n'eus point dépassé la vallée de la Saône,

je ne trouvai rien d'imprévu dans les paysages; je daignais à peine regarder Lyon et sa coupole de brume. Mais, quand je fus parvenu vers la hauteur de Montélimart, je respirai à pleine poitrine l'air subtil du Midi, pendant que mes yeux contemplaient avec ravissement les larges eaux du fleuve et le ciel toujours bleu sur lequel les collines jaunes projetaient leurs contours nets et fermes. A mesure que j'avais, mon ravissement redoublait; je commençais à retrouver les lignes du Poussin et les tons dorés de Giorgione, que j'avais si souvent admirés au musée. Avignon surtout me charma. Cette ville a conservé une physionomie étrangère; elle semble toujours la cité étrangère que Pétrarque a impitoyablement flagellée, et dresse sous le ciel bleu ses remparts gracieusement découpés, du milieu desquels on s'attend à voir sortir une procession du moyen âge.

Le pont Saint-Benezet, morceau de ruine battue par le fleuve, semble avoir été brisé par la main des papes pour défendre leur ville de tout contact avec la terre du Languedoc, la terre française dévastée déjà par les assauts du scepticisme.

L'aspect de la cité n'est point fait d'ailleurs pour dissiper l'illusion qui saisit l'homme du Nord au moment où il pénètre dans la vieille ville des Cavares : un labyrinthe de rues noires et déformées, quelques vieux porches, et enfin le palais papal, qui dresse sa masse monstrueuse sur le rocher des Doms, comme si les architectes du moyen âge, jaloux de l'œuvre de Dieu, eussent voulu la dominer en dressant une couronne de créneaux au-dessus des crêtes du Calvaire.

J'étais trop satisfait d'un pareil spectacle pour ne pas me promettre d'étudier le pays à tous les points de vue : ciel et terre, hommes et paysages. Je savais combien sont stériles ces spéculations qui n'entrent jamais dans la vie vivante; je me souciais peu de ces édifices logiques où une immense construction intellectuelle repose sur un point : ce que j'aimais avant tout, c'était la poésie, la nature, la vie instinctive qui s'épanouit libre et heureuse sans demander comment et sans savoir pourquoi. Je m'inquiétai donc fort peu du métier commercial qu'on voulait me faire apprendre, et la première chose que je jugeai utile pour connaître le pays, c'était d'étudier le dialecte provençal. Outre d'autres idiomes, je savais déjà une langue néo-latine; toutefois il était assez difficile d'apprendre un dialecte qui n'a ni grammaire ni dictionnaire. Pour vaincre cet obstacle, je me résignai à oublier mes promenades durant quelques mois, et tantôt prenant ma part des joyeuses farandoles qui s'agitaient sous mes fenêtres, tantôt venant m'asseoir, auditeur attentif, au milieu des filles occupées à leurs rouets, j'eus bientôt acquis ce que je souhaitais savoir. J'étais trop absorbé dans mon désir de science pour devenir amoureux de l'une d'entre elles; mais mon cœur forma avec elles toutes une sorte de liaison amicale qui m'émeut encore aujourd'hui : quelquefois je m'amusais à les lutiner, d'autres fois je dor-

mais la tête sur leurs genoux sans penser à mal, et le cœur léger de voir autour de moi ces yeux brillants et ces voix rieuses. Bien que nous fussions bons amis, elles s'amusaient parfois de ma crédulité en troublant mes études par quelque interprétation équivoque des mots que je leur demandais. Souvent elles se plaisaient à porter le désordre dans mes livres; moi, pour me venger, je mangeais leurs châtaignes, puis tout finissait par un raccommodement, et le samedi soir je parlais avec elles pour quelque village, Maillone, Eyragues ou Graveson... Ce jour-là, les plus douces heures que j'aie passées dans ma vie, pendant que je marchais à travers ces fertiles campagnes de Vaucluse, ayant à mes pieds une riche verdure, sur ma tête le ciel constellé d'étoiles, et autour de moi des cœurs insouciantes, je me sentais rempli d'une joie infinie dont je n'aurais pu dire la cause. Je ne pensais ni à Dieu ni à l'amour, qui plus tard m'a si fortement tourmenté; mon âme était un miroir où je regardais avec l'œil intérieur toutes les magnificences de la création, et mon cœur un foyer ardent où je sentais vivre le plus pur de tous les sentiments, l'amitié pour les hommes.

J'avais formé quelques liaisons dans la ville. Un négociant du pays, qui avait bien voulu m'admettre dans sa famille, m'invitait souvent à venir m'asseoir durant les après-dînées sous les larges ombres de ses platanes. Je ne songeais guère alors à avancer la main vers le *maraschino di Zara*, qu'il plaçait à ma portée. Sa femme, assise au piano, faisait arriver jusqu'à nous, par la fenêtre ouverte, les délicieuses mélodies de Schubert, et, bien que ce monde musical dans lequel je commençais à pénétrer me troublât un peu, j'y retrouvais l'idéal mystique que j'avais déjà vu dans la nature. Les symphonies de Beethoven n'étaient pas pour moi de vains sons : elles dessinaient devant mes yeux des édifices splendides comme ceux de Véronèse; en les écoutant, je voyais s'arrondir les portiques de marbre, s'épanouir dans l'albâtre oriental les fleurs éclatantes des tropiques, onduler des foules chatoyantes, et pleuvoir dans le ciel infini les planètes étincelantes et les étoiles d'or. Quand je sortais de cette demeure, la tête embrasée par la poésie, au lieu d'aller chercher ma couche, je montais la rue des Marchands, je gravissais les antiques escaliers du palais, et, debout sur le rocher des Doms, je regardais couler le Rhône, luire les étoiles et dormir la ville.

D'autrefois, désireux d'oublier un peu cette exaltation qui m'oppressait, je me rendais à quelque fête de village où je retrouvais toujours mes amies les *Châtous*, avec lesquelles j'aimais à babiller en provençal. Il faut avoir vécu au milieu de ce tourbillon de la gaieté méridionale; dans nos pays du Nord, il y a toujours un peu de mélancolie au fond des âmes, comme il y a toujours un peu de brume sous le ciel. Mais cette disposition larmoyante s'évanouit aux souffles du Midi, qui font mûrir les grenades et les olives. Quand une fête avait lieu dans quelque commune, je me plaçais au balcon

d'une auberge, afin de voir onduler à mes pieds toutes ces natures avides de plaisir. Les jeunes filles, avec le velours broché qui s'enroule autour de leurs coiffes blanches, leurs fichus disposés en étages, leurs jupes aux vives couleurs, me semblaient les plus charmantes créatures du monde, et, quand elles parlaient leur mélodieux idiome, j'étais fier de penser que seule en Europe la France présente ces deux contrastes : au nord la réflexion grave, au sud l'harmonie et l'ardeur de la passion.

Je cherchais avec un soin particulier ces traits, si rares aujourd'hui, qui témoignent de la vie instinctive, et je parcourais le pays en tous sens, me dirigeant vers tel village où j'entendais les voix joyeuses des danseurs, espérant surprendre quelques mœurs presque oubliées, quelque usage à demi éteint. Toutefois l'action de la civilisation avait passé trop fortement sur le midi pour que mes recherches pussent être bien fructueuses; à peine deux ou trois traditions, deux ou trois coutumes révélaient-elles le passé.

Me trouvant un jour au milieu des *Châtous*, qui avaient quitté le grand magasin où elles travaillaient à classer les chardons, je vis qu'une cause accidentelle les avait mises en grand émoi, et je m'empressai de les questionner. L'une d'elles m'apprit qu'un *clavier* (chaîne d'argent à laquelle on suspend les ciseaux) avait été dérobé, et que, pour trouver la coupable, on allait faire tourner le crible (*faïré virà lou cruvéou*). Je ne connaissais point cet usage, et je demandai une explication. On m'apprit alors qu'il fallait placer sur une table un crible qui se mettrait de lui-même en mouvement au moment où les *Châtous* dirigeraient vers lui la pointe de leurs ciseaux. Malheureusement l'expérience ne put avoir lieu, la coupable ayant disparu tout à coup.

Un autre usage, que je mentionnerai pour sa bizarrerie, est celui qu'on observe à Maillane, le 4^{er} décembre, jour de la fête de saint Éloi. On harnache richement une trentaine de mulets; le plus grand et le plus robuste d'entre eux est conduit à l'église, où un prêtre le bénit après qu'on lui a attaché sur la tête une châsse de verre contenant une petite statue du saint; tous les mulets sont ensuite attelés à la file à une même charrette, et disparaissent au galop à la grande joie des assistants.

Une coutume plus générale dans le Midi consiste non pas à combattre, mais à harceler des taureaux, amusement barbare dont je n'ai jamais saisi le charme. L'arène, qui est ordinairement rectangulaire, est garnie intérieurement de deux rangs d'échafaudage : sur le premier, se promènent des excitateurs qui, armés de piques ferrées, lardent les taureaux à leur aise; le second sert de refuge aux amateurs qui s'amusent à courir devant l'animal pour le narguer. Les plus hardis attendent le taureau sans sourciller, et par un choc particulier le forcent de tourner sur lui-même. Malheur à celui qui fait un faux pas! J'ai vu une fois à Maillane

un pauvre toréador qui, ayant manqué son coup, resta étendu sur l'arène, exposé à la furie de l'animal. Tous les spectateurs se penchèrent frémissants, pendant que le taureau prenait du champ et arrivait en baissant la corne pour enlever son adversaire. Celui-ci, qui n'avait pas perdu la tête, lui introduisit les doigts dans les naseaux : trois fois le taureau revint à la charge et trois fois il recula; à la fin il bondit furieux, enfonça d'un coup de tête la porte de l'arène et disparut à travers la campagne, cherchant sans doute le Rhône, pour regagner à la nage la Camargue, d'où il avait été amené.

Il arrive assez fréquemment qu'on rencontre de ces animaux ainsi égarés lorsqu'on aime les promenades de nuit, et c'est un amusement pittoresque de se mêler à leurs conducteurs, qui les cherchent à cheval et armés de longues lances.

Je n'étais pas seul pour toutes ces pérégrinations. Fatigué de la vie cérémonieuse, j'avais cessé de prendre mes repas dans la famille dont j'ai parlé plus haut, et j'avais contracté amitié avec un habitant du pays qui me servait souvent de compagnon dans nos promenades. Il savait tout juste lire et écrire, mais il aimait comme moi les excursions de nuit; sa famille était donc devenue la mienne, et nous passions les dimanches et les fêtes à courir à travers champs, à franchir les *vallats* ou cours d'eau qui couvrent le pays comme un réseau, à nous disputer avec les chiens blancs à longs poils dont les attaques ne sont pas sans danger, et surtout à dormir dans les hautes herbes. Comme nous avions chacun nos occupations à la ville, nous ne pouvions guère nous éloigner. Quelquefois cependant nous pousions jusqu'à la *Crau*, pour nous perdre dans cette morne solitude où nous rencontrions à peine quelques pâtres. Le plus souvent nous errions dans les villages de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône, cherchant de côté et d'autre quelque paysage abrupt, quelque ruine intéressante. Nous avions remarqué particulièrement une petite construction moitié féodale, moitié sarrazine, qui se trouve sur la route de Carpentras. C'est une porte ogivale qui donne accès sur quelques degrés; on monte un escalier tournant, et l'on atteint une petite plate-forme d'où la vue se promène sur un horizon de paluds, de canaux et de bouquets d'arbres.

Quand notre bourse était suffisamment garnie, nous allions jeter un coup d'œil sur les élégants remparts de Carpentras et déjeuner dans le grand hôtel qui regarde l'une des portes, ayant ainsi en face de nous les pentes du mont Ventoux. Quelquefois, mais plus rarement, nous allions jusqu'à Mormoiron; là commence la nature sauvage; des pins sylvestres s'élancent des calcaires, et les collines, par des dépôts métalliques, font luire au soleil leurs flancs rougeâtres. Cette route est la plus intéressante que l'on puisse parcourir. Tout l'espace compris entre le mont Ventoux, la montagne de Vaquéiras et celle de Vaucluse, forme une sorte de bassin demi-circulaire plus élevé que le niveau actuel du Rhône. Le fleuve semble n'avoir jamais coulé en ce

lieu ; c'est du moins ce qu'on peut conclure de l'absence complète de cailloux roulés. Mais le bassin tout entier est rempli de curieuses productions ; des bélemnites, d'immenses couches d'un silex noir comme le jais, alternant avec un pétro-silex qui offre l'apparence de la cire ; d'énormes accumulations de toutes nuances, blanc de lait, roux, carmin, rose, jaune, et enfin des monticules formés d'un jaspé fleuri qui atteignent plusieurs mètres de hauteur, et dont les couleurs brillantes contrastent avec les teintes mates des terrains sablonneux. Quant au mont Ventoux, dont le nom a une étymologie fort claire, il est médiocrement boisé, et pour cela ne mériterait guère d'attirer les voyageurs à son sommet, si l'on n'y jouissait d'un spectacle magnifique. En choisissant une belle nuit pour faire l'ascension, on voit le soleil levant éclairer peu à peu le sommet des hautes Alpes, le rivage de la mer depuis Arles jusqu'au cap Couronne, les fertiles prairies de la Camargue et l'aride plaine de la Crau.

Le plus souvent nous passions une journée de fainéantise dans la maison de mon ami, *mas* situé près de la Durance ; rien ne me charmait comme de marcher toute la nuit le long des haies en fleurs, de rentrer au *mas*, où l'on me logeait dans une sorte de grenier, et de passer la tête le matin par la lucarne pour répondre aux voix rieuses des enfants qui me reprochaient ma paresse.

J'aimais d'ailleurs l'existence variée et pittoresque de la ville presque autant que celle de la campagne. Quand arrivait la Fête-Dieu, il me plaisait de me promener dans ces rues tapissées et jonchées de fleurs, de me mêler à cette population méridionale qui, amoureuse de la vie extérieure, ouvre portes et fenêtres, et admet ceux qui passent aux spectacles de ses réjouissances. A la Noël, chacun se disposait à s'amuser de son mieux : on chargeait la table de plats impossibles dominés par l'arbre de Noël, et chacun mangeait à l'envi nougat et *fougasses*, au risque de gagner une indigestion. Ces tables, où les plats étaient amoncelés en pyramides, me récréaient médiocrement, mais j'étais ravi de cette joie sincère, et je faisais volontiers un rôle de choriste quand la voix des jeunes filles entonnait les noëls de Saboly.

Lorsque nos occupations ne me permettaient pas d'aller rêver sous les arbres en fleurs, je venais m'asseoir dans l'usine, au milieu de la nuit, et là, en face du fourneau ardent, j'écoutais ce grondement des rouages, qui semblait un chœur d'opéra infernal. Autour de moi s'agitait le volant, tournaient les arbres, criaient les roues dentées, grinçaient les meules, et cette vie métallique me causait une sorte d'épouvante. Les ouvriers qui travaillaient à la préparation des gances, étant à demi nus d'ailleurs et couverts d'une poussière rouge qui jetait un sanglant reflet sur le verre des lanternes, figuraient assez bien dans ce sabbat fantastique.

Ainsi je transformais toutes choses par un besoin

de ma pensée. Ce que j'avais sous les yeux, ce n'étaient pas des murailles, une chaudière, une machine à vapeur ; dans tout ce fer qui sifflait et qui hurlait, il me semblait voir les génies de la nature emprisonnés sous la matière, faire des efforts convulsifs pour briser leurs chaînes.

Cependant je n'allais pas jusqu'à tirer des conclusions générales de mes impressions. J'étais, comme je l'ai dit, un esprit instinctif qui me contentais de sentir ; que la machine hurlât sur ma tête ou que les mousses fleurissent à mes pieds, c'était pour moi des faits du moment, et voilà tout.

II.

MES ÉTUDES.

On pense bien que je ne me contentais pas de me promener à travers la campagne, qui satisfaisait complètement mon cœur, mais qui laissait un vide dans mon esprit. Tout en suivant ma carrière commerciale, qui souffrait un peu, je l'avoue, je me plongeais donc, comme je l'avais fait à Paris, dans l'érudition la plus lourde et la plus indigeste.

J'étudiais la langue polonaise, grâce à la complaisance du comte Stanislas J..., l'un des hommes les plus aimables et les plus spirituels que j'aie jamais connus. J'apprenais l'espagnol sous la direction de mon ami don José de E..., fils d'un trésorier de l'armée carliste, et qui se consolait de l'exil en m'initiant à la belle poésie de Lope et de Calderon. Puis, le soir venu, j'allais accommoder et manger la polenta avec un maçon de l'usine qui m'enseignait le patois piémontais. En même temps, j'écrivais une grammaire hébraïque et je continuais l'étude de la philosophie naturelle, étude pour laquelle j'ai toujours eu de la propension. Tous ces travaux étaient bien superficiels et bien incohérents ; un jour, je m'emparai du *Dictionnaire de chimie* de Pelletan, et je ne m'en séparai plus pendant une année, le lisant et le relisant, jusqu'à ce que je l'eusse appris par cœur.

Un pasteur protestant, avec lequel je m'étais lié, bien que sa nature ne me fût pas absolument sympathique, tourna mes idées vers la théologie, pendant que je lui donnais en échange mes études minéralogiques, qui avaient été assez étendues. Mais une chose réellement extraordinaire, c'est que je n'ouvrissse jamais un livre de poésies ; celle que je portais en moi-même me suffisait sans doute, ou plutôt, comme j'avais été élevé dans le plus complet matérialisme, mon oreille ne pouvait entendre cette voix de l'âme, de toutes la plus intime, la plus pénétrante. C'est à une époque très-tardive que ce développement s'est fait en moi.

THALÈS BERNARD.

(La fin au prochain numéro.)

POÉSIE.

Le libraire Dentu vient de mettre en vente un volume de poésies ayant pour titre : *Heures du soir*. L'auteur est une jeune fille de dix-huit ans, et l'on trouvera dans les vers suivants une fleur de jeunesse qui parfume tous les chants de mademoiselle Adèle Delevigne.

PRIÈRE DU SOIR.

A MON PÈRE.

Voici le soir, prions : que mon âme exilée
S'élève avec l'accent de la cloche ébranlée;
Que les objets du jour effacés à mes yeux
Ne soient plus l'ombre épaisse où se voilaient les cieux.
C'est l'heure du silence, où tout ce qui respire
De l'éternel pouvoir reconnaît mieux l'empire;
Le flot se plaint plus bas, l'oiseau cesse ses chants,
Les pas du laboureur ne troublent plus les champs;
Tout s'éteint, tout se tait; l'écho meurt sur la rive,
Le seul bruit de mon cœur à mon oreille arrive,
Et le calme enchanteur où le monde s'endort
Des voix de l'infini laisse vibrer l'accord.
Des terrestres soucis l'heure est enfin passée,
Vers un plus noble but j'élève ma pensée;
Fière de lui tracer le chemin du bonheur,
Je l'arrache à la terre et l'envoie au Seigneur.
Mais tandis que ma voix, s'élevant dans l'espace,
Est emportée aux cieux par la brise qui passe,
Je me dis au milieu de cette immensité :
Suis-je à peine un atome en ce monde jeté?
Suis-je à peine une vague à l'océan des âges,
Un murmure confus égaré de ses plages,
Une feuille tremblante à la cime des bois,
La goutte d'eau tombée à la source où je bois,
Le grain de sable errant qui flotte sur la grève,
L'étincelle de feu que la fumée enlève?

Mais, si j'étais si peu dans ce vaste univers,
Dieu ! m'auriez-vous donné tous vos bienfaits divers ?
La mer aux flots d'azur, où s'étend mon empire,
La terre avec ses dons, ce beau soir qui m'inspire,
Les fleurs, les blés, les fruits de diverses saisons,
Le soleil parcourant ses vastes horizons,
Les splendeurs de vos cieux, que mon regard contemple,
Ce culte tout d'amour, dont mon âme est le temple,
Cet élan qui m'entraîne et m'approche de vous,
Ou fait courber mon front et ployer mes genoux ?
Oh ! si j'étais si peu, pourrais-je vous comprendre ?
Votre nom trois fois saint, qui saurait me l'apprendre ?
L'aurais-je deviné dans mon esprit rêveur ?
Ma lèvre saurait-elle en goûter la saveur ?
Je le dirais confus, comme dans la nature
Le répète la voix de chaque créature ;

Mais non vibrant en moi, mille fois répété,
Pour croire au jour sans fin de l'immortalité.

Oui, vous m'avez créée, afin que je vous aime,
Que j'adore à jamais votre pouvoir suprême,
Que tantôt implorant vos éternels pardons,
Ou tantôt proclamant vos magnanimes dons,
Vous entendiez ma voix s'élever de la terre,
Bégayant de saints mots d'amour et de prière.
Voilà pourquoi toujours, quand arrive le soir,
Sur le rivage aimé je viens longtemps m'asseoir,
Et je vous dis : Seigneur ! gardez-moi sous votre aile !
Ne permettez jamais que mon âme chancelle :
Qu'elle soit le ruisseau qu'aucun courant jaloux
N'entraîne loin du lit qui le conduit vers vous !
Au pauvre fatigué donnez une demeure,
Un consolant secours au malheureux qui pleure,
La lumière d'un phare au navire égaré,
Au proscrit le soleil de son ciel adoré,
Au prisonnier l'espoir, une sœur à chaque âme,
Au pécheur un remords, un enfant à la femme,
Dans la coupe de tous une goutte de miel,
Et là-haut, près de vous, un peu de votre ciel !

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — GAITÉ. — CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE. — Nouvelles diverses.

Après *Marie Stuart*, mademoiselle Rachel a joué le rôle de Pauline dans *Polyeucte*, elle y a été belle et pathétique. Mais nous avons trouvé sa voix très-affaiblie, et excepté dans le cinquième acte, quand elle fait explosion pour dire : *Je crois ! je suis chrétienne !* sa parole était voilée ; elle murmurait plutôt le vers qu'elle ne le prononçait. Beauvallet a été de tout point admirable dans le rôle de Polyeucte ; c'est une création à laquelle il a mis un cachet de sainteté et d'enthousiasme inimitable. Sa voix est tour à tour contenue, énergique, touchante et inspirée.

A la Gaité les quatre *Mousquetaires* d'Alexandre Dumas continuent à attirer la foule éprise de ce gros mélodrame. Pour les esprits délicats, il y a là deux acteurs qui font supporter la pièce : madame Lacressonnière, si pleine d'âme dans le rôle d'Henriette d'Angleterre, et Rouvière, si sombre, si fatidique, si bien *Anglais* d'allure, de regard, de geste !

Quelle charmante manière de passer sa soirée que d'aller s'étendre sur les bancs de cette jolie rotonde appelée le Cirque de l'Impératrice. On n'étouffe pas, on n'est pas étourdi par une prose malsaine ou des couplets frelatés ; des écuyers agiles, de hardies jeunes femmes voltigent sur le dos poudré de colophane de

l'immortel cheval blanc; les écharpes de gaze rose agitées par la rapidité de la course vous éventent doucement; les clowns poussent leurs petits cris et font leurs cabrioles merveilleuses; puis c'est mademoiselle Aussude qui danse sur un fil d'araignée comme Carlotta Grisi sur le plancher de l'Opéra, ou bien un acropeDESTRIAN américain qui envoie à coups de pied sa petite famille dans les frises. La dernière fois, pendez-vous, SIVORI Ole Bull, Vieux-Temps, Bériot et tous les rois de l'archet, c'est Price qui exécute les diaboliques variations du *Carnaval de Venise*, debout, au haut d'une échelle en équilibre sur le nez de son frère. — Parlez après cela des difficultés du violon! — jouer sur la quatrième corde au dernier bâton d'une échelle, à vingt pieds du sol, quel aplomb! Pour finir, ce sont des Peaux rouges, dont nous ne garantissons pas le teint, qui exécutent tous les tours des Chinois de la Porte-Saint-Martin, ceux-là et bien d'autres, entremêlés de farces, de lazzi et d'anthropophagies extrêmement réjouissantes.

* * Au théâtre impérial de l'Opéra, madame Stoltz a reparu lundi dans l'une de ses plus belles créations, le rôle de Catarina de *la reine de Chypre*. Roger chantait le rôle de Gérard, et Bonnehée celui de Lusignan. Une seconde représentation de *la Reine de Chypre* a eu lieu mercredi. *Robert le Diable* a été donné vendredi pour la rentrée de Dérivis dans le rôle de Bertram.

* * Hier samedi, le théâtre impérial de l'Opéra-Comique a repris le *Pré aux clercs*, d'Hérold, dont les principaux rôles étaient joués par Pujot, Couderc, Sainte-Foy, Bussine, mesdames Lefebvre, Colson et Miolan-Carvalho, qui faisait sa rentrée dans celui d'Isabelle.

* * L'ouverture du Théâtre-Italien est toujours fixée au commencement d'octobre, mais ce n'est plus *Semiramide* qui servira de pièce d'inauguration. Cet ouvrage aurait eu l'inconvénient de montrer le même soir trois des nouveaux sujets : madame Bosio, madame Borghi-Mamo et Gassier. Or, comme il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier, on a jugé plus convenable de ne les présenter que l'un après l'autre. Le premier jour, on donnera *Othello*, chanté par madame Frezzolini et Bettini. *Cenerentola* servira aux débuts de madame Borghi-Mamo et de Gassier, qui jouera le rôle de Dandini; madame Bosio paraîtra dans *Ernani*, et ensuite viendra la première représentation de *Leonora*, de Mercadante, chantée par madame Frezzolini, MM. Bettini, N. Rossi, Gassier, Neri Baraldi et Ardavani. Voilà un programme attractif; aussi, d'après ce qui nous revient, l'abonnement pour cette saison s'annonce-t-il sous les auspices les plus favorables.

* * Voici le tableau complet de la troupe engagée par M. Émile Perrin pour le Théâtre-Lyrique. Les artistes dont les noms sont imprimés en italiques ne faisaient pas partie du théâtre sous la direction de M. Seveste : — *ténors* : MM. Rousseau de la Grave, Sapin,

Achard, Sujol; — *ténors comiques* : MM. Allais, Colson, Legrand, Leroy; — *barytons* : MM. Meillet, Crambade, Cabel, Ribes; — *basse chantante* : M. Marchot; — *basses* : MM. Junca, Adam, Grignon; — *chanteuses* : mesdames Marie Cabel, de Ligne-Lauters, Colson, Meillet, Girard, Amélie Bourgeois, Vadé, Chevallier, Garnier. L'orchestre, dirigé par M. Deloffre, se compose de soixante-trois musiciens; les choristes sont portés au nombre de cinquante-cinq. Pour la réouverture, on jouera *la Promise*, dans laquelle Sujol prendra le rôle de Laurent. Le lendemain, on donnera le *Billet de Marguerite*, opéra-comique en trois actes, de MM. de Leuven et Brunswick, musique de M. Gevaert. Madame de Ligne-Lauters débute dans cet ouvrage, ainsi que le jeune Achard. Quelques jours plus tard, viendra le *Roman de la Rose*, en un acte, de M. Jules Barbier, musique de M. Prosper Pascal, pour les débuts de mademoiselle Amélie Bourgeois; puis *l'Hospodar*, de Michel Carré et Eugène Gautier, pour ceux d'Allais. On reprendra *Maître Wolfram*, de MM. Méry et Reyer, dont la clôture avait interrompu le succès. Enfin un ouvrage en trois actes, de MM. de Saint-Georges et Halévy, est promis au public et aux dilettanti, pour lesquels aussi *Robin des Bois* sera monté avec un luxe digne de sa renommée populaire.

LÉOPOLD DANJEAU.

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événements de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie cosmopolite, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

Les PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.